

L'économie genevoise d'ancien régime

Autor(en): **Mandrou, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **16 (1966)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-80580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

FORSCHUNGSBERICHTE BULLETINS CRITIQUES

L'ÉCONOMIE GENEVOISE D'ANCIEN RÉGIME

A PROPOS D'UN OUVRAGE RÉCENT

Par ROBERT MANDROU

La fonction spirituelle de Genève et son rôle diplomatique international au XX^e siècle ont été jusqu'à maintenant plus souvent et plus fortement étudiés que son rôle économique, médiéval ou moderne; la plupart des ouvrages consacrés à sa vie matérielle remontent à la fin du XIX^e siècle et ont tout naturellement vieilli dans leur conception, sinon dans l'information: c'est le cas par exemple du livre de F. Borel consacré aux foires, et paru en 1892. Les études économiques semblent revenir cependant à l'honneur: une récente «histoire économique de Genève depuis les origines jusqu'au début du XVI^e siècle» a présenté aux historiens, en quelque sorte, la somme de l'acquis traditionnel sur les activités marchandes, les échanges, le commerce de l'argent pendant le Moyen Age genevois¹. Une nouvelle génération d'historiens prend maintenant le relais, et aborde ces problèmes dans des perspectives renouvelées, qui prennent en charge l'acquis de l'histoire économique occidentale depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale: Herbert Lüthy dans sa banque protestante avait récemment consacré de longues pages très vivantes et neuves aux Genevois liés à la France au XVIII^e siècle². Louis Dermigny, pour le XVIII^e siècle encore, dans ses travaux sur les grandes familles de négociants languedociens, a tracé de remarquables portraits de Genevois, et démonté avec beaucoup de finesse les mécanismes des relations entre Genève et la Méditerranée à la veille de la Révolution³.

¹ ANTONY BABEL, *Histoire économique de Genève*, 2 vol., Genève 1963.

² H. LÜTHY, *La Banque protestante en France, de la Révocation de l'Edit de Nantes à la Révolution*, 2 vol., Paris 1959—1961, *passim* et notamment II, 146—342.

³ LOUIS DERMIGNY, *Cargaisons indiennes, Solier & Cie*, Paris 1960, 2 vol., notamment p. 28—44, et surtout, p. 181—203.

Voici qu'aujourd'hui — ou plutôt hier déjà — à nouveau, des travaux d'historiens genevois prennent la suite, et s'attaquent aux problèmes d'ensemble de l'économie genevoise: le livre de M^{lle} Anne-Marie Piuz, consacré au commerce de Genève au XVII^e siècle est un de ces derniers venus⁴. C'est un ouvrage important qui mérite un examen attentif et appelle une suite, en attendant la grande synthèse que tous ces travaux vont bientôt rendre possible.

1. Le cadre géohistorique genevois

M^{lle} Piuz a entrepris de retracer l'histoire du commerce genevois à une époque particulièrement négligée par les historiens: ce XVII^e siècle, où Genève n'exerce plus avec la même vigueur son attrait de capitale spirituelle — et où elle n'est pas encore capitale internationale. Ce gros livre s'ouvre de façon abrupte sur une présentation des conjonctures politiques et économiques, où en quelques pages l'insécurité de la petite République perpétuellement menacée par le duc de Savoie, et les cinq périodes économiques de la ville sont mises en place. Aussitôt après commence la première articulation majeure: le ravitaillement d'une ville qui n'a pas d'arrière-pays. Une telle présentation a le mérite de la clarté et de la simplicité (ce n'est pas d'ailleurs la moindre qualité de M^{lle} Piuz que d'aller droit selon son idée, sans circonlocutions, ni infinies précautions oratoires). Mais le lecteur qui n'est pas au fait de la production historique helvétique peut se trouver embarqué un peu rapidement par son guide: une demi-page pour définir les limites du territoire, c'est peu. En réalité, cette étude du commerce genevois suppose connu en tout premier lieu le livre de Jean-François Bergier, consacré à Genève au XV^e siècle⁵, paru peu auparavant, et que M^{lle} Piuz connaît à fond, et cite d'ailleurs abondamment: ces mêmes perspectives larges qui voient dans Genève un microcosme d'une exceptionnelle richesse, étroitement lié aux grands mouvements économiques des différentes époques, se retrouvent dans les deux ouvrages: l'un ne se lit pas vraiment sans l'autre.

Il serait certainement outrecuidant de rappeler aux lecteurs de cette Revue le propos que s'est assigné J.-F. Bergier dans son étude, dont ce volume est le premier tome. Pour mieux faire apparaître la parenté entre son propos et celui de M^{lle} Piuz, il suffira de souligner deux points.

D'abord rappeler que J.-F. Bergier a consacré toute la première partie de son livre à restituer le cadre de l'économie genevoise médiévale — que M^{lle} Piuz précisément suppose connu. Ces deux cents premières pages de «descriptions» (l'auteur affectionne cette définition de son livre⁶) constituent une présentation d'histoire géographique, dans le sens propre: la méthode

⁴ A. M. PIUZ, *Affaires et politique. Recherches sur le commerce de Genève au XVII^e siècle*, Genève 1964, 456 pages.

⁵ J.-F. BERGIER, *Genève et l'économie européenne de la Renaissance*, Paris 1963, 520 pages.

⁶ Cf. J.-F. BERGIER, p. 8, «Le propos de cet ouvrage sera d'observer...».

de J.-F. Bergier n'est pas d'ailleurs sans rappeler celle de son maître parisien qui continue à enseigner cette histoire géographique à l'Ecole des Hautes Etudes. Comme lui, J.-F. Bergier procède par larges vues d'ensemble, définissant à grands traits les solidarités alpines, les productions régionales, les structures des trafics terrestres et fluviaux qui constituent les coordonnées de l'espace économique genevois — à l'instar des vastes perspectives visionnaires des « plaines liquides » et des montagnes méditerranéennes ; comme lui, J.-F. Bergier entrecoupe, étale et justifie ces larges fresques par des références multiples à de petits faits d'âge parfois disparate, par des accumulations de notations sèches, dont la signification est prestement dégagée et reliée à la démonstration d'ensemble (J.-F. Bergier ajoute pourtant à la méthode en publiant pour le blé et le vin les tables des prix pratiqués à Genève du XIV^e au XVI^e siècle). Grâce à une information étendue qui ne néglige aucune publication alpine ou helvétique, depuis les articles et ouvrages d'André Allix jusqu'aux récentes synthèses de W. Bodmer et de R. Jaccard, et qui révèle une pratique assidue des fonds d'archives régionaux et lointains, J.-F. Bergier peut donc donner de ces conditionnements géo-historiques de l'économie genevoise un tableau coloré, informé, qui fait le tour de tous les problèmes auxquels négociants, marchands et banquiers genevois devaient faire face. Soulignant, chemin faisant, les lacunes criantes de l'information, il met fort bien en valeur en des pages de belle tenue, la participation étroite de l'environnement rural à la vie économique de la ville⁷, ou les difficultés rencontrées dans l'établissement des tracés des routes terrestres. C'est toute cette première partie du livre de J.-F. Bergier qui situe si clairement la double fonction économique, régionale et internationale de Genève qu'il faut lire pour se bien représenter le monde analysé par M^{lle} Piuz.

Mais ce retour à « Genève et l'économie européenne de la Renaissance », en prélude à la lecture de M^{lle} Piuz, s'impose pour une autre raison : J.-F. Bergier étudie dans ses deuxième et troisième parties l'essor, puis le déclin des foires de Genève au XV^e siècle. C'est-à-dire la grande époque de la ville médiévale, le moment où celle-ci paraît s'imposer un moment sur le marché européen, grâce à sa situation géographique certes, mais aussi en profitant des « contractions » et des transferts d'activités qui marquent l'économie occidentale dans la première moitié du XV^e siècle. Ces foires genevoises — foires de transit et de finances — qui connaissent leur belle époque entre 1410 et 1450, rayonnant alors sur l'Italie du Nord (et jusqu'à Florence), sur la France méridionale jusqu'à Marseille et Toulouse, sur la Flandre et l'Allemagne méridionale jusqu'à Nuremberg, Ravensburg et Munich, sont l'arrière-plan historique de la Genève du XVII^e siècle. Certes ces foires prospères, grâce à la conjonction d'une bonne « situation géographique », de

⁷ Cf. dans les formules de conclusion, p. 211, « il n'y a pas, entre le plan des échanges régionaux et celui des grandes transactions commerciales ou financières de cloisonnement vraiment étanche ».

la «stabilité d'une bonne monnaie» et de la «franchise du marché financier et du crédit»⁸ sont fort éloignées dans le temps; et même les foires en déclin des années 1450—1480, lorsque la concurrence lyonnaise et les tracasseries de la monarchie française viennent accélérer leur déroute. Il est pourtant nécessaire de connaître cette histoire, et de pouvoir en mémoriser les étapes essentielles, pour bien saisir les réalités socio-économiques du XVII^e siècle genevois. L'histoire de ces «dernières foires médiévales»⁹ doit être présent à l'esprit pour comprendre ce qu'est devenu le commerce international de Genève en un temps où les foires qui subsistent ne sont plus que des marchés régionaux et où les marchands genevois trafiquent à travers l'Europe, sans avoir recours au système médiéval périmé¹⁰.

2. Commerce et politique à Genève au XVII^e siècle

L'ouvrage de M^{lle} Piuz est bien construit par élargissements successifs des perspectives, en trois temps: le commerce local dont l'étude est centrée sur le ravitaillement de la ville, traité en 120 pages; le commerce régional, c'est-à-dire les relations avec les pays les plus proches par les routes des Alpes, les rivalités avec Lyon et le problème du Rhône: c'est le cœur du livre, 180 pages; troisième mouvement, le commerce international avec la Suisse, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, qui est plus rapidement présenté, en une vingtaine de pages, à la fin de la 2^e partie. Enfin, ce qui est titré 3^e partie, et qui serait plutôt une conclusion rondement menée, est consacré à l'analyse d'ensemble de la conjoncture genevoise au XVII^e siècle. Une telle répartition des plans surprend un peu: le lecteur s'étonne de voir consacrer un si bref chapitre à ces relations commerciales à longue distance, dont s'enchantent d'ordinaire les historiens économistes spécialisés dans ce genre d'études. Mais les choix de l'auteur ont leur raison d'être, pleinement justifiée.

Consacrer cent pages aux trafics suburbains portant sur les grains, les vins, le sel, est parfaitement légitime, une fois admis d'une part que grand commerce et trafics locaux sont liés les uns aux autres; d'autre part que ces échanges d'humble nécessité ont retenu l'activité et la vigilance des contemporains tout autant que de vastes spéculations sur le poivre de Lisbonne. Ce choix est d'autant plus nécessaire pour Genève que la ville ne peut assurer sa provende quotidienne sans la bonne volonté de ses voisins immédiats, le duc de Savoie et la France. La démonstration qu'en donne M^{lle} Piuz en quelques pages est péremptoire: ni le terroir genevois, ni les propriétés

⁸ J.-F. BERGIER, p. 274.

⁹ La formule est de J. F. BERGIER.

¹⁰ Il est évidemment dommage que le second volume de J.-F. BERGIER sur Genève au XVI^e siècle ne soit pas encore paru; il permettrait un raccord chronologique plus précis. Enfin une autre raison rend le rapprochement entre ces deux livres nécessaire: voir le troisième point de cette note.

genevoises en pays voisins ne pouvaient assurer le ravitaillement d'une ville qui compte 15 000 bouches. L'analyse du commerce des grains pendant les années de disette, où des négociants genevois passent des marchés à Marseille, à Gênes, en Souabe et en Palatinat, complète la démonstration. La présentation des difficultés politiques, financières et économiques que la Seigneurie doit affronter pour assurer la subsistance de tous est une bonne contribution de cet ouvrage au dossier des politiques économiques sous l'Ancien régime.

Les problèmes que posait le commerce du vin et du sel sont évidemment d'un autre ordre, et pour le sel au moins, plus connus: M^{lle} Piuz les analyse avec la même richesse d'information puisée largement dans les archives locales (elle s'offre même le luxe, en passant, de tirer au clair un problème de cru mal connu¹¹), et tire parti, chemin faisant, d'excellents textes polémiques suscités par les interminables débats entre Genevois et Savoyards irréconciliables¹².

Pour cette direction de recherches pour laquelle J.-F. Bergier avait également plaidé, ces cent pages apportent un plaidoyer convaincant: faute de documents pour une part, notre auteur n'a pu traiter l'ensemble des problèmes posés par ce commerce lié au ravitaillement: la viande, le poisson lui ont échappé; de même n'a-t-elle pu relier de façon plus étroite les fluctuations de ce commerce nourricier avec la consommation de la ville. A la fin du livre (p. 365 notamment), il est à nouveau question de bouches pauvres à nourrir, et de leurs exigences. Mais ces notations sont brèves. L'ensemble suffit pourtant pour montrer à quel point l'économie globale d'une ville comme Genève a pu demeurer dépendante du secteur agricole. La cause est entendue¹³.

Cependant le plus gros de l'ouvrage est consacré au commerce régional; celui dont l'aire d'extension peut se lire d'un coup d'œil sur la carte de la page 144, rayonnant à l'ouest jusqu'à Valence par Grenoble, jusqu'à Lyon, Bourg et Mâcon par Nantua, jusqu'en Franche-Comté vers le Nord, jusqu'à Brigue et Milan, Suse et Turin vers le Sud. Pourtant cette étude fait une place de choix au commerce régional vers la France, c'est-à-dire Lyon et Marseille: un chapitre seulement est consacré aux relations avec l'Italie, et concerne essentiellement le problème des routes, des péages et la politique savoyarde à l'égard de Genève; deux gros chapitres font un sort au commerce de Lyon et au transit du Rhône. La rivalité bien connue de Lyon et de Genève, villes de foires et de grand commerce international depuis longtemps, est suivie avec sollicitude depuis les accommodements du début du siècle jusqu'aux crises des grandes guerres de Louis XIV qui provoquent la «ruine

¹¹ Cf. p. 81—84, les quatre pages consacrées au «salvagnin».

¹² Exemple de belle formule avancée par un commerçant avisé: «L'on scait que pour éviter une disette on peut régler le commerce du bled et du vin; mais lorsque le seul désir du gain en est la cause, pareilles ordonnances sont contre le droit des gens...», cité p. 163.

¹³ En dépit des prudences de style utilisées dans la note 1 de la page 365.

de Lyon» (selon l'expression de S. Charléty) et font la fortune de la République genevoise. M^{lle} Piuz dans cette partie de son travail, argumente essentiellement à partir de textes politiques, et notamment des mémoires rédigés et parfois publiés par les antagonistes, soucieux de faire triompher leur cause, bien plus qu'elle n'étudie les trafics proprement dits; il en va de même pour l'étude du transit par la vallée du Rhône et par Marseille, que Colbert, en 1680, a essayé de réglementer, et qui n'a cessé de provoquer les protestations des marchands français, lyonnais en particulier, préfigurant pour une part dès le XVII^e siècle, la rivalité bien connue entre Gênes et Marseille. Tout compte fait, cette analyse de tarifs, de péages et douanes, frais de transports, mémoires, requêtes, rapports, permet de prendre une bonne mesure des efforts fournis par ces commerçants genevois, partisans déclarés de la liberté du commerce, pour s'assurer des trafics rémunérateurs — fut-ce au prix de quelques activités de contrebande; et en même temps handicapés par la configuration géographique et politique, qui les plaçait à la merci du Roi de France, du duc de Savoie et des pressions exercées sur ceux-ci par les commerçants des deux pays.

Le commerce régional ainsi présenté se confond presque avec le commerce international. S'il est vrai que la fonction principale de Genève est son rôle d'intermédiaire entre la France, l'Allemagne et l'Italie, comme M^{lle} Piuz le démontre, textes en main, après J.-F. Bergier¹⁴, ce travail rend surtout sensibles les obstacles qui se sont opposés dans les régions proches de Genève à l'établissement de relations régulières du Sud au Nord notamment, de la Méditerranée aux foires allemandes et aux villes de la mer du Nord. Traitant des relations avec le «Levant», par Marseille, Valence et Grenoble, M^{lle} Piuz ne peut faire état pour les trafics genevois à Marseille que des données — fort minces et insuffisantes — que lui fournit l'*Histoire du commerce de Marseille* de Rambert. S'agissant des trafics du Nord, vers les foires de l'Allemagne moyenne, les Pays-Bas et Amsterdam, de la même façon, faute d'avoir pu plonger dans les archives lointaines, elle fait surtout état des documents qu'elle a pu glaner à Genève et alentours; si riches que soient les minutes notariales, massivement et heureusement exploitées¹⁵, les perspectives et l'information régionales limitent en quelque sorte la présentation du grand commerce international. Et c'est dommage pour l'équilibre de l'ouvrage, et pour l'information du lecteur, qui se sent frustré d'une dimension de l'enquête.

A cet inconvénient, il convient cependant d'opposer une contrepartie: attachée à suivre de très près tractations, polémiques et doléances, M^{lle} Piuz ne perd jamais de vue les réalités concrètes qui conditionnent ces trafics.

¹⁴ Et l'affirme nettement, p. 218 par exemple.

¹⁵ M^{lle} PIUZ elle-même écrit fort bien, p. 323: «J'ai consulté d'innombrables documents d'archives, minutes de notaires, pièces officielles et privées; je n'ai trouvé que quelques renseignements seulement concernant des transactions internationales»; non seulement parce que la structure du commerce international délaisse la formule de la foire médiévale, mais parce qu'en cette matière, un seul poste d'observation ne peut suffire.

A dix reprises au moins, elle a été ainsi conduite à souligner les répercussions des guerres, et particulièrement de la guerre de la ligue d'Augsbourg sur les activités commerciales: détournements de trafics, ralentissement, voire tarissement de certains parcours, transferts massifs sur des voies inusitées, raréfaction des transporteurs, tous les handicaps dus à ces grands conflits dans la seconde moitié du siècle surtout, sont bien saisis, et leur rôle dans le commerce international largement démontré. La même précision descriptive se retrouve dans l'évocation de la contrebande genevoise¹⁶.

3. Genève et la conjoncture du XVII^e siècle

La dernière partie du travail de M^{lle} Piuz s'intitule modestement: Essai d'analyse de la conjoncture genevoise au XVII^e siècle. Cet «essai» de cinquante pages qui est construit tout entier sur la lecture intelligente — corroborée par d'autres informations — de la courbe du prix du blé à Genève (graphique de la page 356), est intéressant à plus d'un titre.

Quelques détails qui pèsent assez lourd, tout d'abord: M^{lle} Piuz ne se satisfait à aucun moment des enseignements qu'elle peut tirer de l'allure même de sa courbe, et des lamentations des marchands. Elle a réussi à faire entrer dans son interprétation le climat social de la ville¹⁷, les bandes de mendiants menaçants qui se forment en 1649 et dont le Conseil de la ville ne sait comment se débarrasser; les surenchères à la main-d'œuvre rare dans la période d'expansion en 1682. La méthode est certainement bonne et fructueuse, puisqu'elle permet une description très nourrie et très humaine des différentes phases de la conjoncture genevoise.

En outre, la prudence de l'interprétation donne confiance au lecteur: M^{lle} Piuz a lu et relu ses classiques d'histoire économique, Jean Meuvret et Ernest Labrousse comme Gaston Imbert¹⁸ et François Simiand. Aussi ne s'embarque-t-elle pas dans des hypothèses aventureuses sans précautions: à propos de la signification d'une hausse des prix de la viande, à propos de l'impact des crises sur les différentes classes sociales, elle apporte l'exemple précis, commenté avec sobriété; et sait renvoyer à des éclaircissements et des synthèses ultérieures.

Mais le plus grand intérêt de ces pages réside dans l'interprétation même de la conjoncture genevoise. Après avoir analysé et défini clairement les trois temps longs de ce XVII^e siècle genevois: dépression jusqu'en 1650, prospérité, plein emploi de 1650 à 1680; crise de subsistances dans les deux dernières décennies, M^{lle} Piuz pose sans ambages le problème capital que

¹⁶ Cf. notamment les pages 261 à 272, 343 à 346.

¹⁷ L'industrie n'était pas du propos de l'auteur, qui le rappelle d'ailleurs, p. 368, note 7. Elle passe pourtant un peu vite, tout au début de son analyse sur le sort des deux à trois mille artisans français que le premier Refuge avait jeté dans Genève, et qui n'étaient pas encore tous «casés» dans les premières années du siècle.

¹⁸ Cité à point nommé, p. 371, note 1.

présente cette périodisation¹⁹ : Genève est désaccordée par rapport au reste de l'Europe occidentale, pour laquelle une périodisation exactement inverse est admise habituellement : expansion jusque vers 1640, dépression jusqu'en 1680 au moins, sinon jusqu'en 1740 (les signes de reprise après 1680 demeurant très timides). Genève respirait donc (économiquement parlant), à l'inverse de la France et des pays atlantiques.

Déjà J.-F. Bergier avait constaté, à propos du XV^e siècle, que Genève se trouvait en désaccord avec le rythme économique des pays voisins, M^{lle} Piuze le rappelle²⁰ et utilise son argumentation, qui peut se résumer en trois formules lapidaires : « la prospérité de Genève et de ses foires était fondée sur le marasme de l'occident. Ceci explique ce que nous avons plusieurs fois constaté : que l'économie genevoise s'est trouvée en porte à faux sur l'économie occidentale dans son ensemble... » et un peu plus loin : « n'y aurait-il donc pas une discordance manifeste entre les délais de reprise et les rythmes du démarrage économique des pays continentaux et des zones côtières ? »²¹.

C'est sans nul doute avancer bien vite une hypothèse qui résoud le problème : celui-ci mérite pourtant d'être posé aussi clairement que le fait M^{lle} Piuze. S'il est vrai que Genève vit en phase B lorsque les économies voisines vivent en phase A, il convient d'abord de se demander, si son cas est absolument exceptionnel. Or, pour une région de Basse-Provence, proche de Marseille, René Baehrel dans un gros livre polémique, a montré, en étudiant la production tout autant que le mouvement des prix, que cette région a connu également une inversion de conjoncture. Sans doute n'est-ce qu'une petite région rurale, étroitement dépendante du commerce marseillais, où interfèrent les livraisons de la région proche et les apports d'Outre-Mer ; le cas est discutable, et a été fort discuté²². Mais les Provinces Unies posent un problème du même ordre : la prospérité hollandaise pendant la période 1650—1680 est de notoriété publique, le fait relève de l'histoire générale la plus commune. La discordance est non moins patente : les travaux d'un chercheur français, Michel Morineau, sur les activités commerciales d'Amsterdam et des grandes places des Provinces vont en administrer la preuve dans un proche avenir. Il n'y a pas un seul rythme de l'économie-monde, comme certains historiens-économistes ont pu le rêver, il y a quelques années : les décalages, les décrochages dans l'espace et dans le temps que Simiand avait déjà soulignés, se révèlent plus nombreux et plus marqués à mesure que les travaux des historiens-économistes se multiplient. M^{lle} Piuze apporte la contribution genevoise à l'information de cette question pour le XVII^e siècle.

De plus, rappelant le cas de la Basse-Provence, reprenant les explications de Pierre Chaunu comme les mises en garde de E. Labrousse et de F. Simiand,

¹⁹ Renvoyons le lecteur curieux à l'analyse détaillée des cycles courts.

²⁰ Cf. *Ibidem*, p. 400.

²¹ J.-F. BERGIER, *op. cit.*, p. 433.

²² R. BAEHREL, *Une croissance : la Basse-Provence rurale (fin du XVI^e—1798)*, Paris 1961 ; et le compte rendu de E. LE ROY LADURIE, dans *Etudes rurales*, n° 13/14.

elle contribue à éclairer le débat. Une fois établie ces périodisations décalées, ces retournements de tendance en chaîne, il restera encore à éclairer leur processus et les modalités de la coexistence des phases A et B à l'intérieur d'espaces géographiques restreints. Et s'il est vrai, comme M^{lle} Piuze l'avance, que Genève achève au XVII^e siècle de se décrocher, de se détacher de l'économie italienne et de ses rythmes, qui avaient fait sa splendeur au XV^e siècle, pour se tourner «définitivement vers les économies atlantiques», il reste à démontrer comment l'économie genevoise se met à respirer à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle au rythme de l'Atlantique.

LITERATUR ZUR SOZIAL- UND PARTEIGESCHICHTE

Von ERICH GRUNER

Die folgende Sammelbesprechung umfaßt ein breites Spektrum, das von der Geschichte der Arbeiterbewegung und des Sozialismus bis hinüber zur politischen Soziologie und der Elitelforschung reicht. Wir beginnen mit den Werken, welche der Sozialgeschichte im umfassenden Sinne des Wortes angehören, also die gesellschaftlichen Wandlungen betreffen, welche mit der Industrialisierung einsetzen. Daran anschließend begeben wir uns in das Mittelfeld der Arbeiterbewegung, das die Verbindung zwischen den grundlegenden sozialen Prozessen und den Organisationsbemühungen zum Gegenstande hat. Damit gelangen wir in das Gebiet der Parteigeschichte und von da in dasjenige der politischen Soziologie.

Den gewichtigsten Beitrag zur *schweizerischen Sozialgeschichte* der letzten Jahrzehnte leistet RUDOLF BRAUN mit seinen beiden Bänden über den *sozialen Wandel* in einem ländlichen Industriegebiet, dem *Zürcher Oberland*¹. Obschon der erste Band seinerzeit in dieser Zeitschrift schon besprochen worden ist², beziehen wir auch diesen in die Rezension ein, da er seinerzeit ausschließlich vom volkskundlichen Standpunkt aus gewürdigt worden ist, und da die beiden Bände eine Einheit bilden.

Das Thema beider Bände ist der *soziale und kulturelle Wandel einer Industriebevölkerung* oder Industrielandschaft. Betrachtet Braun in seiner

¹ RUDOLF BRAUN, *Industrialisierung und Volksleben. Die Veränderungen der Lebensformen in einem ländlichen Industriegebiet vor 1800 (Zürcher Oberland)*. Rentsch-Verlag, Erlenbach ZH und Stuttgart 1960, 267 S. Derselbe: *Sozialer und kultureller Wandel in einem ländlichen Industriegebiet (Zürcher Oberland) unter Einwirkung des Maschinen- und Fabrikwesens im 19. und 20. Jahrhundert*, ebenda 1965, 368 S. Der erste Band ist eine unter der Leitung von Prof. Richard Weiß an der Zürcher Universität entstandene Dissertation. Der zweite Band ist der Universität Bern als Habilitationsschrift eingereicht worden.

² Schw. Zs. f. Gesch. 1961, S. 558 f.